

## Chapitre 8

### **L'amour de Dieu dans l'espace public ?**

Que peut-on attendre de l'amour de Dieu – autre expression pour charité – dans la vie des hommes ? Penser qu'il pourrait faire plus qu'adoucir les angles d'une existence, rude pour beaucoup, est-ce donner dans l'illusion ou la naïveté ? L'amour a-t-il la capacité de reconfigurer la réalité – y compris des vastes organisations humaines – au point de la transformer ? Notre espérance doit-elle se limiter, à côté de la vie éternelle, aux interstices de l'existence ou bien a-t-elle une pertinence dans le monde tel qu'il est ? Les réponses données à ces questions seront lourdes de conséquences pour la manière de comprendre la diaconie de l'Église et de l'encourager.

C'est une question difficile que nous affrontons ici. L'espace public n'est-il pas en effet celui de l'expression des rivalités, des conflits, des luttes, qui parfois prennent un tour violent ? Ceux qui prétendraient pacifier cet espace de tensions de manière rapide devraient, à juste titre, être regardés comme des rêveurs ou des manipulateurs. Alors, les chrétiens sont-ils contraints à accepter une sorte de bipartition entre d'un côté le domaine où leur foi est active, dans lequel ils seraient guidés par le désir d'aimer, et de l'autre, leurs engagements dans l'espace public où ils se plieraient aux logiques en vigueur qui obligent sans cesse à se défendre et à promouvoir sa position, sous peine de disparaître ou de tomber en dépendance ? La question vaut aussi pour les Églises : comment vont-elles se situer au milieu des luttes d'influence et de pouvoir qui marquent profondément le vivre-ensemble ? Seraient-elles condamnées, d'une manière ou d'une autre, à se concevoir au mieux, comme des sortes d'oasis, des lieux d'exception<sup>1</sup> ? Ne sont-

<sup>1</sup> Je laisse de côté le cas des Églises qui se sont calées dans des fonctionnements

elles pas parfaitement inoffensives et sans pertinence, vis-à-vis de l'espace public ? Avaliser un tel point de vue reviendrait à accepter une sectorisation de l'existence ; mais de tels découpages ne sont-ils pas toujours des défaites de la liberté et de la responsabilité ? Tandis qu'à l'inverse, des rabouages hâtifs ou forcés rappellent de biens mauvais souvenirs et ne peuvent provoquer que répulsion et inquiétude. Faut-il alors que les chrétiens admettent l'exil de Dieu hors de toute une part de l'expérience humaine ?

Il est aisé de mesurer ce qu'une telle répartition des rôles aurait d'insatisfaisant pour le chrétien ; mais il n'est pas facile, sans tomber dans la naïveté ou l'aveuglement, de trouver une articulation juste entre ce que l'on a appelé ici la logique gracieuse et celle, âpre et rude, de l'espace public avec ses rivalités et ses conflits.

Bien entendu, je ne prétends pas ici apporter une réponse définitive à cette question. Mais on ne peut l'ignorer au moment de réfléchir à la vocation diaconale de l'Église. Pour contribuer à en éclaircir les tenants et les aboutissants, je propose, dans un premier temps, de ressaisir différents éléments déjà avancés au fil des pages qui, considérés ensemble, ouvrent à un certain regard sur la vie de la Cité. C'est à partir de cette perspective que j'essaierai de dire comment l'Évangile peut être entendu dans l'espace public.

### *Une révolution silencieuse dans l'espace public*

Comme le rappellent les penseurs du politique inscrits dans la tradition hobbesienne, l'espace public est tout entier parcouru de tensions, rapports de force, rivalités, conflits d'intérêts. Amener là-dessus l'idée de « bien commun » n'avance pas à grand-chose, car, comme le signale Julien Freund : « Pas plus que l'unité politique de la collectivité, le bien public n'est exempt de tensions, de conflits d'intérêts et d'idées, voire de contradictions. En réalité, il n'est jamais et il ne saurait être atteint effectivement dans sa plénitude conceptuelle, car il fait sans cesse l'objet de contestations, d'approximations et d'ajustements au cours de l'activité politique quotidienne qui, elle aussi, n'a point de terme<sup>2</sup>. » L'auteur l'admet seulement comme visée, non pas au sens d'un idéal qui dessinerait un avenir vers lequel aller, mais d'une tâche à mener, sans cesse à reprendre, jamais atteinte.

Quoi d'étonnant à cela, si l'on suit la manière selon laquelle Hannah Arendt pense l'espace public ? Pour elle, en effet, c'est le lieu par excellence où les humains se rencontrent<sup>3</sup>, se confrontent,

treprises parfaitement ajustées à des logiques de marché, qui n'ont pas grand-chose à voir avec l'Évangile.

2 Julien FREUND, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1967 (1<sup>re</sup> édition Sirey, 1965), p. 55-56.

3 « [...] la réalité du domaine public repose sur la présence simultanée de perspectives, d'aspects innombrables sous lesquels se présente le monde et pour

entrent en compétition, se distinguent, se révèlent les uns aux autres<sup>4</sup> et, de cette manière, communiquent un peu de ce qu'ils sont – sans pour autant perdre la part de mystère qui chacun les enveloppe<sup>5</sup>. Ce qui pousse les acteurs à s'affronter ainsi, c'est, pour reprendre les termes du même auteur, un désir d'immortalité – laisser quelque chose de moi qui me survivra<sup>6</sup>. On pourrait y lire une aspiration à ce que chacun dans sa singularité parvienne à s'exprimer, être reconnu et avancer dans l'espace public la contribution que lui seul peut apporter. Personne, en tant qu'être unique, n'est substituable par un autre, et l'on comprend que tous tiennent à honorer ce qui, en eux, est absolument incomparable.

Ce désir peut être considéré, à partir de la tradition chrétienne, comme parfaitement légitime, dans la mesure où il participe de la mise en valeur de l'extraordinaire et foisonnante beauté de l'œuvre de Dieu. Les problèmes viennent lorsque les rencontres et les échanges, seuls lieux possibles pour exprimer cette singularité, tournent en compétitions qui disqualifient certains ; et ils redoublent quand les échelles de grandeurs par lesquelles nous pouvons repérer nos qualités, sont regardées comme ce qui dit la vérité sur ce que nous sommes. Dès lors, l'affirmation de soi passe par la mise à l'écart des autres, et la logique de comparaison et de calcul est idolâtrée, elle est regardée comme ce qui nous donne la vie.

Si l'on admet cette perspective, on comprend pourquoi les conflits, dans l'espace public, ne cesseront jamais : aucune mesure ne peut dire de manière parfaitement juste ce à quoi j'ai droit, pour la simple raison que l'aspiration fondamentale qui nous meut ne consiste pas à obtenir tel ou tel avantage en contrepartie de telle ou telle prestation effectuée ; c'est, de manière beaucoup plus radicale, un désir d'être reconnu dans sa singularité et sa valeur incomparable. Aucune justice rétributive ne parvient à éteindre de telles soifs<sup>7</sup>.

lequel on ne saurait imaginer ni commune mesure, ni commun dénominateur. Car si le monde commun offre à tous un lieu de rencontre, ceux qui s'y présentent y ont des places différentes, et la place de l'un ne coïncide pas plus avec celle d'un autre que deux objets ne peuvent coïncider dans l'espace. Il vaut la peine d'être vu et d'être entendu parce que chacun voit et entend de sa place, qui est différente de toutes les autres. Tel est le sens de la vie publique.», Hannah ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy, 1961, p. 68.

4 H. ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, op. cit., p. 197-206.

5 H. ARENDT, op. cit., p. 207-211.

6 H. ARENDT, op. cit., chap. « Éternité contre immortalité », p. 26-30.

7 Le phénomène a été observé, à partir d'un autre angle, par Luc BOLTANSKI, dans *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990. Une logique sous-tendue par la recherche d'une juste rétribution (que l'auteur appelle « justice ») permet d'arbitrer des disputes, mais jamais de les clore définitivement ; celles-ci peuvent toujours être relancées, comme le signale

À partir de là, la vie dans l'espace public semble se réduire à l'alternative du cynisme ou du retrait : soit j'entre en compétition au prix d'une distorsion entre ce que je veux pour moi et pour les autres, soit je renonce et je reste en retrait. Le chrétien serait-il appelé à cette deuxième option ? Une interprétation rapide de Philippiens 2 pourrait le suggérer, puisque l'itinéraire du Christ, qui n'a pas été guidé par la quête d'une reconnaissance des hommes, y est présenté comme inspirateur. C'est, je crois, une mauvaise lecture de la kénose, qui reviendrait à légitimer l'injustice. Cela dit, dans les faits, le plus souvent, ce dilemme ne nous angoisse pas trop, puisque, ne faisant pas les choses à moitié, nous combinons l'attitude cynique, reconnue nécessaire pour soi, avec la revendication de l'acceptation du retrait pour les autres. C'est ce contre quoi le mouvement ouvrier a protesté lorsqu'il voyait dans les appels à la patience prodigués aux pauvres une manière de faire perdurer l'injustice.

Cependant, une autre lecture du jeu de la reconnaissance est possible, que le croyant trouvera pleinement explicitée dans la Bible (mais dont tous peuvent faire l'expérience). La reconnaissance y est non pas conquise au terme d'une lutte, mais son travail s'ouvre par un appel. Depuis Abraham jusqu'à Paul, la Bible est remplie de récits où l'on voit comment des personnes sont suscitées et leur singularité dévoilée par un autre, le changement de nom l'attestant. À partir de là, apparaissent d'autres formes possibles de reconnaissance, non pas uniquement sur un mode conflictuel, mais comme le fruit d'un appel, c'est-à-dire dans l'engagement sans condition préalable d'une liberté vis-à-vis d'un être en genèse : l'appel donne à être de manière singulière. On retrouve une telle perspective, actualisée, chez Gaston Fessard qui, insatisfait de la seule dialectique du maître et de l'esclave pour rendre compte du travail de la reconnaissance, en est venu à proposer une autre dialectique, qui englobe la première, celle de l'homme et de la femme, dans laquelle s'effectue aussi une œuvre de reconnaissance, non dans un rapport de force, mais dans un jeu d'appels et de réponses<sup>8</sup>.

Sur ce chemin ouvert par la tradition biblique, celui qui croit est libéré de l'angoisse d'avoir à prouver – à lui-même en même temps qu'aux yeux des autres – qu'il a bien quelque chose d'unique à faire valoir. Parce qu'il se reçoit dans la relation à son Père, il peut reconnaître également – et cela est de la plus haute importance – les médiations humaines par lesquelles il est appelé à l'existence, comme participant de ce même mouvement. Il accueille cet entrelacs

l'auteur, en s'appuyant sur d'autres équivalences. On peut y lire l'effet d'un désir qu'aucune équivalence ne peut assouvir, puisqu'il est désir de reconnaissance d'un incomparable. Voir « Les limites de la justice », p. 137-143.

<sup>8</sup> Voir G. FESSARD, « Esquisse du mystère de la société et de l'histoire », dans *De l'actualité historique*, t. I, *À la recherche d'une méthode*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, p. 121-211.

de liens comme don de Dieu. Il découvre alors que sa singularité est moins à conquérir dans une lutte contre les autres qu'un don qui lui est fait au fil des rencontres et des liens tissés. Ce sont eux qui lui révèlent l'être unique qu'il est, dans un appel qui vient de Dieu et qu'il reçoit dans le jeu de toutes ces relations avec ceux qu'il côtoie.

Il est donc délivré de l'angoisse de manquer à être. Ou, pour parler de manière plus réaliste, son angoisse le ramènera constamment à Celui de qui il reçoit réellement la vie. C'est ce que nous célébrons dans chaque eucharistie : nous recevons ce qui donne la vie, la nourriture que Dieu donne à son peuple. Et là, on perçoit bien que l'on sort de la rivalité : ce qui me nourrit, ce qui appelle l'être singulier que je suis est en même temps ce que je partage avec tous les autres et qui m'unit à eux<sup>9</sup>. C'est dans un même mouvement que je suis appelé à l'existence et relié à tous les autres. Est mis fin à ce qui semblait être une contradiction insoluble, cette représentation dans laquelle tout gain de ma part devait passer par une perte chez d'autres. Et cela est possible précisément parce que la vie est donnée, et que cette vie, c'est celle de Dieu même qui nous est communiquée. Surabondance infinie, capable d'étancher toute soif.

### *Une autre manière de se risquer en public*

Tout être vivant a été appelé à l'existence – parfois par des voix troubles, mais malgré tout, appelé. Les chrétiens eux, sont aidés à en prendre conscience, et ils y reconnaissent le don de Dieu. Mais vient pour eux, alors, la question cruciale : que vont-ils faire de cette révélation ? Vont-ils se retirer pour en jouir en secret ? À la suite de Hannah Arendt, on pourra dire que celui qui rechigne à apparaître en public, se gardant ainsi en quelque sorte pour lui-même ou pour un espace strictement privé, se refuse au jeu par lequel, en acceptant de nous exposer les uns aux autres, nous construisons un monde capable d'ouvrir des perspectives pour tous. Ce à quoi les chrétiens sont appelés, c'est au contraire, forts de ce don surabondant, à se risquer dans l'espace public. Non pas pour entrer dans l'imaginaire d'une lutte à mort, non pas pour s'y imposer en écartant les autres, mais chacun pour faire entendre sa voix, la singularité qu'il est seul à porter ; et cela, parce que c'est un don de Dieu. Et si le croyant s'expose ainsi aux autres, c'est aussi dans le but d'entendre leur voix, et il n'est pas quitte tant que chacun n'aura pas, d'une manière ou d'une autre, pu révéler l'être unique qu'il est.

<sup>9</sup> On pourrait objecter que donner à manger n'appelle aucune singularité. Mais Jésus ne donne pas la becquée à ses disciples, il leur fait un don : celui de pain et de vin, en les invitant à y reconnaître son corps et son sang. Leur liberté, comme dans tout don (voir J. T. GODBOUT, *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre, op. cit.*), mais plus encore dans un don de ce type, est sollicitée. C'est dans la réponse qu'ils donneront à ce qui dépasse toute mesure, que leur singularité se révélera.

Cela l'amènera probablement au combat, parce que c'est notre condition et que l'espace public n'est pas transformé en bergerie du simple fait que des brebis évoluent au milieu des loups. Le chrétien participera aux luttes comme tout le monde ; il connaîtra aussi les rapports de force, les coups bas, la recherche d'une marge de manœuvre, etc. D'une certaine manière, le chrétien est libre de se battre, parce qu'il sait que la vérité ultime à laquelle l'humanité est promise, c'est la communion en Christ. Il n'y a plus ni homme libre ni esclave, dit Paul, alors nous voici justement capables de régler nos différends d'esclaves et d'hommes libres. Mais évidemment, ces combats ne seront plus regardés comme lieux où la vie se prend – ils perdent tout leur pouvoir d'idole –, mais comme une manière d'accueillir les dons reçus en se livrant aux autres. Du même coup, destitués du pouvoir de vie et de mort qu'on leur attribuait, ces combats, faute d'enjeu, cessent tout naturellement d'être des luttes à mort : ils sont ramenés à leur juste place, celle d'épreuves par lesquelles nous ne cessons d'ajuster nos projets, nos aspirations, nos appréhensions, nos compétences et nos ambitions, à ceux des autres.

Voilà qui aide à comprendre le *hōs mè*, « comme ne pas », de Paul en 1 Cor 7, 29-31 : « Que désormais ceux qui ont femme vivent comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas ; ceux qui sont dans la joie comme s'ils n'étaient pas dans la joie ; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas vraiment, car elle passe la figure de ce monde. » Il ne s'agit pas de se mettre en retrait de l'existence, mais de quitter le réflexe du propriétaire, qui conduit à s'identifier à ses biens, ses affects, ses relations, ce qui revient à s'en faire l'esclave, à les regarder comme ce qui sauve, ce qui justifie, ce qui donne la vie. Paul invite à la liberté, et cette disponibilité au temps de Dieu permet un engagement dans le monde libéré du pathos d'y chercher ce qui garantit mon existence. Giorgio Agamben commente : « Être messianique, vivre dans le messie signifie la dépossession, sous la forme du *comme non*, de toute propriété juridico-factuelle (circoncis/non-circoncis ; libre/esclave ; homme/femme) ; mais cette dépossession ne fonde pas une nouvelle identité, et la "nouvelle créature" n'est que l'usage et la vocation messianique de l'ancienne (cf. 2 Cor 5, 17)<sup>10</sup>. »

Cette perspective permet de comprendre que l'engagement politique des chrétiens ne peut équivaloir à un « programme chrétien ». Cela n'aurait aucun sens et ne consisterait qu'à vouloir artificiellement réduire les antagonismes et les conflits d'intérêts, pourtant bien réels. Une telle ambition serait nécessairement frauduleuse. Elle ne traduirait que le point de vue de certains chrétiens, placés dans une position particulière mais qui prétendraient bénéficier d'une vision à la fois évangélique et universelle, ce qui est

quand même un peu beaucoup pour un groupe nécessairement limité. La contribution des chrétiens à la politique ne peut se faire qu'en mode pluraliste, et elle comportera des oppositions, des divergences de points de vue et d'intérêts. Simplement, ce que les chrétiens auront de spécifique dans leur engagement politique, ce sera, précisément, la manière de vivre leurs combats : non pas comme des luttes à mort, mais comme des empoignades dans lesquelles on estime nécessaire d'en venir aux mains, non pour disqualifier l'autre mais, au contraire, pour le retrouver comme un frère, une sœur. Un bel exemple en la matière est fourni par le type de combat mené par Martin Luther King aux États-Unis, dans sa lutte pour les droits civiques<sup>11</sup>.

Tout cela, on l'aura compris, ne dispense absolument pas de la nécessité de s'en référer à des arbitrages et à la loi, ni de passer par des institutions. Nous avons besoin d'instruments de calcul pour mesurer ce qui doit être donné à chacun de la manière la plus juste possible, ainsi que de médiations pour organiser les redistributions nécessaires. Car même si nous savons que la vie ne dépend pas, ultimement, de la répartition des biens que l'on peut faire – quoi que dans certains cas, il s'agisse effectivement de questions de vie et de mort, auquel cas il n'y a pas à tergiverser –, nous ne sommes pas autorisés pour autant à étouffer les plaintes de ceux qui s'estimeraient lésés, mais au contraire, à les porter à l'expression. Elles ont valeur en elles-mêmes du fait qu'elles posent la question de la justice, mais également parce qu'elles sont le vecteur d'une demande plus fondamentale de reconnaissance. Le fait d'avoir conscience d'être portés par une logique gracieuse ne nous dispense absolument pas d'une attention à tout ce qui manifeste, finalement, malaise et souffrance à cause du caractère non gracieux du vivre-ensemble tel que nous le mettons en musique.

### Une utopie

Voilà qui permet d'esquisser une utopie<sup>12</sup>, celle d'une Cité qui ne serait pas en reste tant que tous ne sont pas appelés à y contribuer à partir de ce qu'ils portent de singulier. C'est la vision

11 Voir par exemple la biographie de Stephen OATES, *Martin Luther King junior*, Paris, Le Centurion, 1988 (1<sup>re</sup> édition Harper Collins, 1982). Cela permet de signaler que, s'il est un cas où l'on peut attendre des chrétiens une unanimité en politique, c'est lorsque des êtres sont menacés dans leur vie ou niés dans leur dignité. Ceci est un grand classique de l'enseignement social de l'Église. On pourrait penser qu'alors il n'est pas besoin de discerner ni de débattre ; cependant, les derniers exemples donnés par l'histoire montrent qu'il n'est pas si simple de reconnaître de tels faits, et que les chrétiens n'ont pas toujours brillé par leur acuité.

12 Le terme est pris ici non au sens de rêverie qui d'emblée renonce à toute effectivité dans l'histoire, mais au sens où l'emploie Paul RICŒUR, comme ce qui empêche une société de s'enfermer dans ses représentations : « l'utopie est un exercice d'imagination pour penser un "autrement qu'être" du social »

d'une société qui s'organise pour convier chacun, sans, bien sûr, savoir ce qu'il sera ni ce qu'il donnera à voir et à entendre ; une société qui fait savoir qu'elle compte sur lui et l'espère, lui qui est unique et irremplaçable. C'est évidemment aussi l'utopie d'une Cité réconciliée, puisque l'émergence des acteurs s'opère non par le rapport de force, mais dans la conjonction des singularités pour inviter de nouveaux venus à faire entendre la leur. C'est une sorte de communion dans l'appel d'une multitude d'uniques – communion non dans un propre que l'on aurait en commun, mais dans ce qui nous manque : les êtres à venir<sup>13</sup> – qui d'emblée prend une posture opposée à celle de la violence, laquelle revient toujours à estimer que certains sont en trop<sup>14</sup>. C'est une utopie et cela le reste : nul ne peut prétendre un jour faire advenir une telle société à la réalité. Mais elle ne doit pas être pour autant oubliée ou tenue pour quantité négligeable ; car c'est une boussole précieuse qui peut servir d'aiguillon pour orienter l'agir politique. Par rapport à la vision spontanée que nous avons de l'espace public – le lieu où se règlent nos différends –, il s'agit d'une véritable révolution. L'attention est déplacée, depuis la conflictualité, vers ce qui est en genèse. Sans pour autant que l'on néglige la dimension conflictuelle du vivre-ensemble, l'importance de celle-ci est relativisée et les énergies qu'elle mobilise réorientées, afin qu'elles contribuent elles aussi – par la mise en cause permanente de l'injustice des lois et règlements en vigueur – à l'accueil des nouveaux venus. C'est une révolution silencieuse : elle consiste d'abord en un changement de regard et d'évaluation. Mais les fruits qu'elle porte sont, eux, bien tangibles.

Pour ceux qui seraient définitivement allergiques à tout ce qui peut ressembler à une utopie, on pourra formuler la chose négativement, à la manière de Péguy : « [...] il suffit qu'un seul homme soit tenu sciemment ou, ce qui revient au même, sciemment laissé dans la misère pour que le pacte civique tout entier soit nul ; aussi longtemps qu'il y a un homme dehors, la porte qui lui est fermée au nez ferme une cité d'injustice et de haine<sup>15</sup>. » Une société pourra donc s'interroger : à qui ferme-t-elle ses portes ? Qui refuse-t-elle d'entendre et d'accueillir ?

Selon cette perspective, l'espace public est constitué de la conjonction de ce que la multitude des acteurs – individuels mais aussi organisés – apporte en vue de donner consistance à un tissu

(« L'idéologie et l'utopie, deux expressions de l'imaginaire social », dans *Du texte à l'action*, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 1986, p. 427)

13 Les perspectives ouvertes par Roberto ESPOSITO sur la communauté sont honorés de cette manière. Voir *Communitas. Origine et destin de la communauté*, op. cit.

14 Le « principe espérance » côtoie donc ici le « principe responsabilité ».

15 Jean COSTE, « Égalité bourgeoise et fraternité révolutionnaire », cité par Jean BASTAIRE dans *Péguy tel qu'on l'ignore*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 30.

## **Théologies pratiques**

La collection veut favoriser l'émergence de projets pastoraux novateurs, théologiquement fondés et culturellement adaptés. Elle s'adresse tout particulièrement aux responsables de la pastorale, aux cadres de l'animation catéchétique et aux formateurs. Elle veut leur fournir des recherches et des instruments d'analyse leur permettant de mieux comprendre culturellement et de mieux discerner théologiquement les enjeux des situations pastorales qu'ils ont à gérer. La collection entend aussi faire avancer les recherches méthodologiques en théologie pratique.

### **Dans la même collection**

- Paul-André GIGUÈRE, *Catéchèse et maturité de la foi*, 2002.  
Jean Pierre STEFFENS, *Un enseignement « libre » et autonome. Essai sur l'identité de l'enseignement catholique en Belgique francophone*, 2002.  
Henri DERROITTE (Dir.), *Théologie, mission et catéchèse*, 2002.  
Stan DE SOUZA et Joseph BOUTE (Dir.), *Population et pauvreté aujourd'hui. Les enjeux d'un développement intégral*, 2004.  
Jean-Yves BAZIOU et Marie-Hélène LAVIANNE (Dir.), *Entre mémoire et actions. L'émergence de théologies pratiques*, 2004.  
Philippe BACQ et Christoph THEOBALD (Dir.), *Une nouvelle chance pour l'Évangile. Vers une pastorale d'engendrement*, 2005.  
Élaine CHAMPAGNE, *Reconnaître la spiritualité des tout-petits*, 2005.  
Joseph FAMERÉE (Dir.), *Baptême d'enfants ou baptême d'adultes ? Pour une identité chrétienne crédible*, 2006.  
Fritz LIENHARD, *La démarche de théologie pratique*, 2006.  
Gwennola RIMBAUD, *Soutenir une démarche spirituelle en milieu hospitalier. Analyse de dialogues vécus en aumônerie hospitalière et réflexion théologique pour l'action pastorale*, 2006.  
Gilles ROUTHIER et Marcel VIAU (Dir.), *Précis de théologie pratique*, 2007, 2<sup>e</sup> édition augmentée.  
Philippe BACQ et Christoph THEOBALD (Dir.), *Passeurs d'Évangile. Autour d'une pastorale d'engendrement*, 2008.

### **Codirecteurs de la collection**

Henri DERROITTE – Marcel VIAU

### **Comité scientifique belge**

Henri DERROITTE, Ignace NDONGALA, Guido MEYER

### **Comité scientifique canadien**

Raymond BRODEUR, Gilles ROUTHIER, Marcel VIAU

### **Comité scientifique français**

Jean-Yves BAZIOU, Arielle CORBANI, Arnaud JOIN-LAMBERT, François MOOG, Gwennola RIMBAUD

### **Comité d'édition**

Henri DERROITTE, Yvon MÉTRAS, Bernard STÉPHAN, Gabriella TIHON-GYORFFY, Marcel VIAU

Étienne GRIEU

## **UN LIEN SI FORT**

*Quand l'amour de Dieu se fait diaconie*

*Théologies pratiques*



Les Éditions Ouvrières  
51-55 rue Hoche  
94200 Ivry-sur-Seine



**NOVALIS**

*lumen vitae*

## CHAPITRE 10

### Un cœur reconnaissant

Jésus voyait en tout l'amour de Dieu. Ce n'est pas seulement lors d'expériences exceptionnellement intenses, mais passagères et occasionnelles, qu'il était habité par la conscience que Dieu était son *abba* aimant. Il était continuellement conscient que Dieu passait et agissait avec amour et sollicitude dans les événements de la vie quotidienne. Pour lui, Dieu était quelqu'un qui nourrissait les oiseaux, habillait les fleurs des champs et veillait sur chaque être humain (*Mt* 6, 26-30 par.). Il voyait et reconnaissait «le doigt de Dieu» dans les signes de son temps, particulièrement dans les étonnantes manifestations de guérison et de joie (*Lc* 11, 20). Tout cela était l'œuvre de Dieu, l'œuvre d'un Dieu chaleureux, aimant et très proche.

Concrètement, cela signifie que Jésus était conscient que tout dans la vie est un don de Dieu, une grâce. Rien n'indique que pour lui quelque chose allait de soi. Il était profondément reconnaissant pour tout. Sa vie devait être riche de prières d'action de grâce. Une seule a traversé le temps jusqu'à nous : «Je te rends grâce, Père [...] d'avoir révélé cela non pas aux sages et aux intelligents, mais aux tout-petits» (*Lc* 10, 21 – ma traduction<sup>1</sup>). Nous avons toutes les raisons d'en déduire qu'il a prié à bien d'autres moments pour rendre grâce à Dieu pour ses dons et ses bienfaits. Jésus avait un cœur reconnaissant. La gratitude était sa manière de répondre à l'amour de Dieu.

### Ceux qui savent dire merci et les autres

Jésus appréciait tant les gens qui savaient manifester de la reconnaissance ! Cela se reflète d'une manière saisissante dans le récit que nous présente Luc de la femme qui a « lavé » de ses larmes les pieds de Jésus (*Lc 7, 36-50*<sup>2</sup>). Celle-ci était venue frotter ses pieds avec un onguent parfumé en signe de gratitude pour la bonne nouvelle que tous ses péchés étaient pardonnés. Elle devait avoir souffert d'un terrible sentiment de culpabilité. Et maintenant, elle ne pouvait s'arrêter de pleurer. Ses larmes abondantes tombaient jusque sur les pieds de Jésus. Elle a essayé de les essuyer avec ses cheveux, et elle n'a finalement pu résister à l'impulsion de lui baiser les pieds.

Si elle pleurait tant, ce n'était pourtant ni de tristesse ni de peine, pas même de repentir. Si elle n'arrivait pas à contrôler ses larmes, c'est qu'elle était submergée par la joyeuse reconnaissance d'avoir été l'objet d'un si grand pardon. Elle savait à quel point elle était redevable à Dieu et à Jésus. De son côté, Simon le pharisien, chez qui tout cela se passait, n'éprouvait pas le même amour reconnaissant, parce qu'il ne pensait pas qu'il avait tellement besoin d'être pardonné et ne se sentait pas particulièrement redevable à Jésus ou à Dieu.

Jésus a éprouvé de la compassion à l'égard de la femme et a pleinement apprécié ses gestes extravagants d'amour reconnaissant. Il avait devant lui une personne au cœur vraiment reconnaissant.

Par contre, peu de choses irritaient autant Jésus que le manque total de gratitude et de reconnaissance. Sa parabole du serviteur impitoyable (*Mt 18, 23-34*) le montre bien. Cet homme avait bénéficié de la remise d'une dette colossale, environ dix millions de dollars ou six millions d'euros en monnaie d'aujourd'hui. Cette somme est délibérément exagérée. Quel esclave ou quel serviteur pourrait avoir contracté une pareille dette envers son maître ? Ici encore, nous avons affaire à une caricature risible.

Ce serviteur vraiment très chanceux rencontre alors un compagnon, serviteur comme lui, qui lui doit quelques centaines

de dollars. Il refuse sèchement d'annuler sa dette ou d'en repousser l'échéance. Le manque total de gratitude et de reconnaissance de cet homme qui a tant reçu est incroyable. Voilà comment Jésus voyait tout être humain qui ne voulait pas pardonner à son prochain. Le refus de pardonner démontre une ingratitude inouïe envers Dieu qui est si bon pour chacun de nous.

L'ingratitude est un fruit de l'ego. L'égoïsme de l'ego l'empêche d'être vraiment reconnaissant envers qui que ce soit, y compris Dieu. L'individualiste attribue sa réussite à son propre travail. Il a réussi tout seul, et considère donc qu'il ne doit rien à personne. Reconnaître que quelque chose est un don gratuit, ne serait-ce pas admettre qu'il dépend de quelqu'un d'autre<sup>3</sup> ? Pour lui, il n'y a pas de cadeau gratuit. Il n'y a pas de cadeau désintéressé.

Au pire, l'ego voit dans l'autre un objet à posséder, à utiliser et à exploiter. Une menace potentielle ou un compétiteur. Et au mieux, l'ego estime que tout est un dû.

Au contraire, la personne au cœur reconnaissant apprécie la gratuité de tout dans la vie. Rien n'est tenu pour acquis. Mon existence elle-même est un don. Je ne me la donne pas à moi-même. En aucune manière n'ai-je pu gagner ou mériter mon existence humaine. Tout ce que *j'ai* est un cadeau. Les autres me sont envoyés comme des bienfaits, même si parfois le bienfait se cache sous des apparences contraires.

La gratitude est une façon différente de se situer par rapport à tout ce qu'il y a dans la vie. Elle nous permet de voir le monde à l'endroit. Un cœur reconnaissant révèle l'être véritable. Rien ne réussit davantage à mettre l'ego sur la touche qu'un cœur reconnaissant.

Selon l'auteur spirituel Ronald Rolheiser, « être un saint, c'est être propulsé par la gratitude, rien de plus, rien de moins<sup>4</sup> ». Et selon le théologien de la libération Gustavo Gutierrez, un seul type de personnes transforme spirituellement le monde : celles qui ont un cœur reconnaissant<sup>5</sup>.



## Prières d'action de grâce

Si nous voulons nous transformer personnellement dans l'esprit de Jésus, nous devrions travailler à développer un cœur reconnaissant. Et pour cela, la pratique qui moule et façonne le plus efficacement le cœur pour le rendre reconnaissant consiste à prier quotidiennement des prières d'action de grâce. Il s'agit seulement d'une prière occasionnelle de remerciement, quand quelque chose d'exceptionnellement bon vient de nous arriver. Nous devons prier régulièrement, sur une base quotidienne, dire des prières d'action de grâce. «Priez sans cesse, rendez grâce en toute circonstance» (1 Th 5, 17-18.) Si nous voulons développer un cœur reconnaissant, nous devons remercier Dieu jour et nuit, dès que nous en avons l'occasion et durant toute notre vie.

Il ne suffit pas non plus de prières de reconnaissance pour tout en général, d'une manière indistincte. Nous devons formuler des prières de remerciement précises, pour des choses précises : ma santé, ma vue, mon esprit, mon expérience de vie. Nous pouvons aussi faire des prières de reconnaissance pour nos parents et amis, pour toutes ces personnes et événements qui nous ont formés au fil des ans. La liste est infinie.

N'avons-nous pas tendance à dresser des listes, du moins mentalement, de tous les sujets dont nous avons à nous plaindre, des choses dont nous estimons avoir besoin ou que nous désirons, de tout ce que nous n'avons pas? Rien d'étonnant à ce que les prières d'intercession, où l'on demande ceci ou cela à Dieu, soient tellement plus populaires que les prières d'action de grâce! L'intercession a certes sa place, mais à tout prendre, ne devrions-nous pas consacrer plus de temps à formuler notre gratitude pour les innombrables dons dont nous avons été gratifiés? Selon David Steindl-Rast, l'auteur de *Gratefulness, the Heart of Prayer*, prier c'est «vivre dans la reconnaissance<sup>6</sup>». Et Maître Eckhart a dit un jour : «Si ta seule prière est *Merci*... cela suffit.»

Mais l'ego est un illusionniste rusé, avons-nous dit. Il peut utiliser même nos prières d'action de grâce pour arriver à ses fins.

## Des prières désintéressées

La prière d'action de grâce peut devenir égoïste. Si je remercie Dieu pour tout ce que j'ai et pour tout ce qui m'a été donné, sans manifester aucune gratitude pour ce qui a été donné aux autres, alors je vais finir par être complètement égoïste. Merci, Dieu, de ce que j'ai suffisamment de nourriture alors que d'autres n'en ont pas. Merci, Dieu, de ce que je suis en bonne santé alors que d'autres autour de moi sont souffrants. Merci, Dieu, de ce que je vis en sécurité; les autres? je ne sais pas vraiment. Merci, Dieu, de ce que je suis sincère et compatissant, à la différence de la plupart des autres. N'est-ce pas là la prière du pharisien dans la parabole? «Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, malfaisants, adultères, ou encore comme ce collecteur d'impôts» (Lc 18, 11). Ce que nous voyons là, ce n'est pas la prière d'un cœur reconnaissant, mais bien l'égoïsme et l'orgueil d'un ego surdimensionné.

Un cœur reconnaissant remercie Dieu pour *tout* ce qui est bon dans sa vie et dans celle des autres. Il peut sembler difficile de rendre grâce à Dieu pour les autres qui ont la chance d'être bourrés de talents, riches en réalisations de toute sorte et en amis, que moi je n'ai pas. Mais c'est là le test de la véritable gratitude. Tout le reste n'est qu'envie et jalousie.

Comme il est facile de remercier Dieu pour ce que nous avons, tout en enviant les autres qui ont plus que nous ou qui possèdent certaines choses que nous aimerions avoir! Et s'il arrive qu'on préfère quelqu'un d'autre à moi, comme il est facile de me sentir jaloux au lieu de remercier Dieu de ce que l'autre est maintenant aimé et reconnu! Un cœur vraiment reconnaissant se réjouit du bonheur de tout le monde.

Un cœur reconnaissant lira les signes des temps en étant attentif à ce qui est bon pour tous et pas seulement pour lui-même. Mon être véritable saura être reconnaissant pour le mouvement de l'esprit qui pousse les gens en pleine postmodernité à chercher une nouvelle spiritualité. Mon être véritable se réjouira avec tous ceux et celles qui bénéficient de la mondialisation du combat pour la justice. Nous pouvons apprendre à être profondément reconnaissants pour le développement de la compassion et de la paix partout dans le monde. Quand une personne vraiment reconnaissante découvrira que d'autres qui vivent en dehors du cercle de sa religion peuvent lui enseigner quelque chose au sujet du dépassement de l'égo, elle s'en réjouira. Nous remercions Dieu pour tout cela.

Par-dessus tout, nous remercions Dieu pour les découvertes de la nouvelle science, pour notre univers en expansion et pour le mystère de tout cela, qui donnera un si grand avantage à la prochaine génération par rapport à la nôtre. Nous pouvons même remercier Dieu de ce que la conscience du caractère destructeur de l'individualisme et du fait que nous nous dirigeons tout droit vers l'extinction ne fait que grandir. Bien qu'il s'agisse de phénomènes négatifs, cette conscience, cette reconnaissance pourraient bien se révéler une véritable bénédiction.

### La transformation personnelle

La prière d'action de grâce transforme en profondeur. Quand nous la pratiquons chaque jour, pendant un certain temps et d'une manière qui inclut toutes les autres personnes, notre attitude envers la vie se transforme. Nous nous mettons à apprécier davantage la vie, les gens, et Dieu lui-même. Cela peut parfois même prendre la forme d'un changement de personnalité.

Quand nous apprenons à tout voir dans la vie comme un don gratuit, nous ne nous promenons plus le visage long comme ça, comme si la vie était une corvée où un problème n'attend pas

l'autre. Au lieu de nous lamenter continuellement, d'être pessimistes et toujours insatisfaits, nous devenons heureux, satisfaits et reconnaissants pour ce que nous avons. Au lieu d'être cyniques et de ne voir que le négatif dans les personnes et les événements, nous apprenons à apprécier la bonté autour de nous.

Un cœur profondément reconnaissant peut aussi changer notre attitude à l'égard de Dieu. Je cesse de *penser* que Dieu est bon ou de le *croire* parce que c'est ce qu'on m'a dit. Je commence à *ressentir* que Dieu est bon et qu'il m'aime – et qu'il aime tout le monde.

### Entourés par le mal

Le grand défi consiste cependant à développer et à conserver un cœur reconnaissant quand la souffrance intolérable et le mal nous entourent. Nous ne remercions pas Dieu pour ce qui va mal dans le monde. Quand nous sommes entourés de tant de peines et de souffrances, de si grandes tragédies et d'une cruauté sans nom, comment pouvons-nous continuer de prier en rendant grâce de façon joyeuse?

Il existe un réel danger que pour arriver à conserver notre joyeuse gratitude nous minimisions la souffrance et le mal présents dans le monde, quand il ne s'agit pas de l'ignorer purement et simplement. Comme il nous est difficile de tenir ensemble les splendides cadeaux de la vie et les horribles souffrances endurées au quotidien par la plupart des gens! Il n'est pas vraiment utile de dire que la souffrance est une bonne chose pour nous ou que du bien peut en sortir, ou encore que la bonté des dons de Dieu l'emporte sur la souffrance. Il pourrait même y avoir pire : dire aux victimes opprimées, dominées ou maltraitées qu'elles devraient tout simplement accepter leur sort et remercier Dieu pour ce qu'elles ont.

Par ailleurs, il serait stérile de devenir amer et cynique au sujet de notre monde souffrant, de désespérer et d'entourer de

haine les gens cruels et dépourvus de compassion. Nous ne pouvons pas laisser le mal du monde détruire en nous l'esprit d'humble reconnaissance.

Si nous voulons être vrais et sincères, comme Jésus, nous devons regarder bien en face toute l'horreur de la souffrance humaine et laisser la cruauté inimaginable de tant de nos frères et sœurs humains nous indigner. Jésus ne se faisait aucune illusion à ce sujet et rien n'indique qu'il ne l'ait jamais minimisée. Il était submergé par la compassion envers tous ceux qui souffrent de quelque manière que ce soit et avait en horreur la cruauté et la méchanceté sous toutes ses formes. Pourtant, il avait aussi le cœur à la joie et à la reconnaissance.

La compassion et la reconnaissance ne sont pas du tout incompatibles. Quand nous nous laissons émouvoir par des sentiments de sympathie et de compassion envers les autres, nous imitons Jésus. En réalité, ce que nous éprouvons alors est quelque chose de l'ordre du divin. Jésus était compatissant parce que son Père était compatissant, et il enseignait à ses disciples à être compatissants à leur tour parce que Dieu est compatissant (*Lc 6, 36*).

La compassion est l'un des plus importants dons de Dieu. Nous pouvons donc rendre grâce à Dieu pour nos sentiments de compassion sans diminuer en aucune manière la réalité de la souffrance qui a suscité d'abord nos sentiments de compassion. Nous ne rendons pas grâce à Dieu pour la souffrance, mais nous sommes heureux de voir des gens qui s'éveillent progressivement à la douleur et aux souffrances des autres et à la réalité de la cruauté humaine. La cruauté humaine, bien sûr, est ce qui arrive quand nous, humains, n'avons absolument aucune compassion, quand nous perdons tout sentiment à l'endroit des autres, quand l'ego règne en maître.

La compassion s'exprime dans la prière d'intercession et dans l'action. Les prières d'intercession sont valables en ce qu'elles nous permettent d'exprimer notre sollicitude et notre inquiétude pour les autres ainsi que notre reconnaissance de notre dépendance de

Dieu. Mais si la compassion est vraie, alors la prière ne se substituera jamais à l'action. Nous nous sentirons poussés à agir, et à agir avec audace, partout où nous le pouvons.

La *confiance* est un autre facteur important dans le développement et le maintien d'un cœur reconnaissant au milieu du mal. Jésus mettait toute sa confiance en Dieu. Il était rempli d'espérance et le demeurait malgré toutes les douleurs et toutes les souffrances, toute la cruauté et tout le mal, tous les échecs et toutes les déceptions. À notre tour, nous deviendrons capables de développer et de maintenir un cœur reconnaissant non seulement quand nous reconnaissons que toute vie est un don, mais aussi quand nous apprenons à placer notre confiance en Dieu. Car Dieu est à l'œuvre dans notre monde aujourd'hui et il le sera à l'avenir.

Reste le problème de notre propre douleur, de notre propre souffrance. Nous ne pouvons nous sentir joyeusement reconnaissants envers Dieu quand nous sommes en colère à cause de nos souffrances, quand l'apitoiement sur nous-mêmes nous submerge. Pourquoi Dieu permet-il que cela m'arrive? Ça, c'est notre ego qui parle. Mais alors, comment faire face aux maladies douloureuses, aux accidents tragiques, aux pertes et à l'échec? Comment, comme Jésus, accepter de souffrir?

Comme nous le verrons bientôt, la réponse réside dans l'expérience mystique de ne faire qu'un avec Dieu, avec nous-même, avec les autres et avec l'univers<sup>7</sup>.

Nolan, Albert (2009) : « Un cœur reconnaissant », *Suivre Jésus aujourd'hui*, Montréal/Paris, Novalis/Cerf, 143-151.

## La mission dans un monde en fuite Futurs citoyens du Royaume

Vous me demandez de réfléchir à une spiritualité de la mission pour notre terre mondialisée. Cela revient à imaginer le style d'un missionnaire à Disneyworld ! Quand on m'a demandé de donner cette conférence<sup>1</sup>, j'ai été enchanté car le sujet est fascinant. Mais j'ai également hésité car je n'ai jamais été missionnaire au sens courant du terme. Au chapitre général électif de Mexico, il y a huit ans, les Frères dominicains ont spécifié les critères requis pour être candidat à la charge de Maître de l'Ordre. Il fallait avant tout avoir une grande expérience pastorale en d'autres pays que le sien. Ensuite, ils m'ont élu. Moi qui n'avais jamais été autre chose qu'universitaire en Angleterre ! Je ne sais pas si toutes les congrégations agissent avec tant d'excentricité, mais voilà en tout cas pourquoi je me sens assez inapte à donner cette conférence.

Qu'y a-t-il de si neuf dans notre monde, pour que nous ayons besoin de chercher une nouvelle spiritualité de la mission ? Comment diffère-t-il du monde auquel les générations

1. Cette conférence fut donnée, en décembre 2000, au SEDOS, l'organisation internationale de l'ensemble des instituts missionnaires de l'Église catholique.

précédentes furent envoyées ? Nous pourrions répondre que la nouveauté, c'est la mondialisation. D'innombrables e-mails arrivent dans nos bureaux en provenance de tous les points du globe. Chaque jour, des billions de dollars circulent sur les marchés mondiaux. On dit que nous vivons dans un village mondial. Les missionnaires n'embarquent plus sur des navires vers des pays inconnus ; presque toutes les destinations sont désormais à moins d'une journée de voyage. Pourtant, je me demande si c'est vraiment la « mondialisation » qui caractérise le nouveau contexte de la mission. Le village mondial est le fruit d'une évolution qui dure depuis au moins cinq cents ans, si ce n'est cinq mille. Certains experts affirment que la terre était tout aussi mondialisée il y a cent ans qu'aujourd'hui.

La caractéristique spécifique de notre monde réside peut-être plutôt dans un résultat particulier de la mondialisation : nous ne savons pas où va notre monde. Aujourd'hui, nous n'avons plus de sens communément partagé sur la direction de notre histoire. Le gourou de Tony Blair, Anthony Giddens, désigne notre destin comme « un monde en fuite<sup>1</sup> ». L'histoire semble échapper à notre contrôle, et nous ne savons pas où nous allons. C'est pour ce monde en fuite que nous devons inventer une spiritualité de la mission.

Les premières grandes missions en Amérique et en Océanie étaient liées au colonialisme des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Les Espagnols et les Portugais ont amené avec eux leurs Frères mendiants, de même que les Hollandais et les Anglais avaient amené leurs missionnaires protestants. Que les missionnaires aient soutenu ou critiqué les *Conquistadores*, ils partageaient tous un même sens de l'orientation de l'histoire vers la domination du monde par l'Occident. La mission fut marquée par ce contexte. Durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la mission se réalisa dans un contexte nouveau, celui du conflit entre les grands blocs de pouvoir de l'Ouest et de l'Est, entre

1. *Runaway World: How Globalisation is Reshaping our Lives*, Londres, 1999.

le communisme et le capitalisme. Certains missionnaires priaient pour la victoire du prolétariat et d'autres priaient pour la défaite du communisme impie. Toujours est-il que ce conflit caractérisa le contexte de la mission.

Maintenant que le mur de Berlin est tombé, nous ne savons plus où nous allons. Allons-nous vers la prospérité universelle, ou bien le système économique est-il prêt à s'effondrer ? Connaîtrons-nous un *long boom* ou un *big bang* ? Est-ce que les Américains domineront l'économie mondiale pendant des siècles, ou sommes-nous au terme d'une brève histoire durant laquelle l'Occident se trouvait au centre du monde ? La communauté mondiale s'étendra-t-elle pour inclure tous les hommes, y compris le continent africain oublié, ou le village mondial se rétrécira-t-il jusqu'à laisser la plupart de l'humanité dehors ? S'agit-il d'un village mondial ou d'un pillage mondial ? Nous ne le savons pas.

Nous l'ignorons parce que la mondialisation a franchi une nouvelle étape, avec l'introduction de technologies dont nous ne pouvons pas deviner les conséquences. Nous ne savons pas où nous allons car, selon A. Giddens<sup>1</sup>, nous avons inventé un nouveau genre de risque. Certes les hommes ont toujours eu à affronter des risques : risques de peste, de mauvaises récoltes, de tempêtes, de sécheresse et, parfois, d'invasions des barbares. Mais ces risques étaient externes et hors de leur contrôle. On ne savait jamais quand un météore viendrait s'écraser sur la terre ou si un rat plein de puces n'allait pas apporter la peste bubonique. Mais, aujourd'hui, nous sommes menacés principalement par ce que nous avons fait nous-mêmes, par ce que A. Giddens appelle le « risque fabriqué » : réchauffement de la planète, surpopulation, pollution, marchés instables, conséquences imprévues de la manipulation génétique. Nous ne pouvons pas savoir les effets de ce que nous faisons actuellement. Nous vivons dans un monde en fuite. Cette situation provoque une angoisse profonde. Nous, chrétiens, nous n'avons pas de connaissance particu-

1. *Runaway World*.

lière de l'avenir. Nous ne savons pas plus que les autres si nous allons vers la guerre ou vers la paix, vers la prospérité ou vers la pauvreté. Nous aussi, nous sommes hantés par l'angoisse de nos contemporains. Quant à moi, je suis très optimiste en ce qui concerne l'avenir de l'humanité. Mais le suis-je parce que j'ai hérité de la foi de saint Thomas d'Aquin en la bonté de l'humanité ou à cause de gènes optimistes reçus de ma mère ?

Dans ce monde en fuite, les chrétiens ont à offrir non pas un savoir mais une sagesse, la sagesse de la destinée ultime de l'humanité : le Royaume de Dieu. Nous ne savons peut-être pas comment le Royaume adviendra, mais nous croyons en son triomphe. La terre mondialisée est riche de connaissances. En effet, un des défis de la vie en ce monde cybernétique est que nous sommes noyés par l'information, alors qu'il y a si peu de sagesse. On n'a guère le sens de la destinée ultime de l'humanité. Notre angoisse en face de l'avenir est effectivement si profonde qu'il est plus confortable de ne pas y penser du tout. « Saisissons le moment présent. Mangeons, buvons et faisons la fête car, demain peut-être, nous mourrons. » Notre spiritualité missionnaire doit être sapientielle, elle doit se fonder sur une sagesse qui envisage le terme auquel nous sommes appelés, une sagesse qui nous libère de l'angoisse.

Dans cette conférence, je voudrais suggérer que le missionnaire doit être porteur de cette sagesse de trois manières : par la présence, par l'épiphanie et par l'annonce. En certains lieux, tout ce que nous pouvons faire, c'est être présents, mais il reste toujours un dynamisme naturel qui nous pousse à rendre perceptible notre espoir et à partager notre sagesse. La Parole s'est faite chair et, maintenant, dans notre monde, la chair se fait parole.

#### *Présence.*

Un missionnaire est un envoyé. Telle est la signification du mot. Mais, dans un monde en fuite, à qui les missionnaires

sont-ils envoyés ? Quand j'étais élève chez les Bénédictins, des missionnaires venaient nous voir d'endroits aussi éloignés que l'Afrique et l'Amazonie. Nous faisons des économies pour que des enfants soient baptisés avec nos noms. Il doit y avoir près d'une centaine de « Timothy » de quarante ans dans le monde. Les missionnaires étaient donc envoyés de l'Ouest vers d'autres lieux. Mais d'où les missionnaires sont-ils envoyés aujourd'hui ? Jadis, ils venaient principalement de France, d'Irlande, d'Espagne, de Grande-Bretagne, de Belgique et du Québec. Mais peu de missionnaires viennent de ces pays aujourd'hui. Le missionnaire moderne serait plutôt originaire de l'Inde et de l'Indonésie. Je me souviens de l'excitation de la presse britannique quand le premier missionnaire de Jamaïque est arrivé en Écosse. Ainsi, dans notre village mondialisé, il n'existe plus de centre d'où les missionnaires sont mandatés. Il n'y a pas de centre dans la géographie du *World Wide Web*, du moins théoriquement. Nous savons qu'il existe, en réalité, plus de lignes téléphoniques à Manhattan que dans toute l'Afrique subsaharienne.

Pour ébaucher une réponse, je voudrais suggérer que, dans ce monde nouveau, les missionnaires sont envoyés à ceux qui sont différents de nous, à ceux qui sont éloignés en raison de leur culture, de leur foi ou de leur histoire. Ils sont très loin, mais pas nécessairement sur le plan géographique. Ils sont étrangers, même s'ils sont nos voisins. L'expression « le village mondial » donne une impression de chaleur et d'intimité, comme si nous appartenions à une grande famille humaine heureuse. Mais la terre mondialisée est traversée de scissions et de fractures qui nous rendent étrangers les uns aux autres, incompréhensibles et même, parfois, ennemis. Le missionnaire est envoyé pour être présent sur ces lieux de fracture. Pierre Claverie, l'évêque dominicain d'Oran, en Algérie, fut assassiné par une bombe en 1996. Peu avant de mourir, il a écrit ceci :

L'Église accomplit sa vocation quand elle est présente aux ruptures qui crucifient l'humanité dans sa chair et son unité. Jésus

est mort écartelé entre ciel et terre, bras étendus pour rassembler les enfants de Dieu dispersés par le péché qui les sépare, les isole et les dresse les uns contre les autres et contre Dieu lui-même. Il s'est mis sur les lignes de fracture nées de ce péché. En Algérie, nous sommes sur l'une de ces lignes sismiques qui traversent le monde: Islam-Occident, Nord-Sud, riches-pauvres. Nous y sommes bien à notre place car c'est en ce lieu-là que peut s'entrevoir la lumière de la Résurrection<sup>1</sup>.

Ces lignes de fracture ne séparent pas seulement les différentes parties du monde: le Nord et le Sud, le monde développé et le monde dit « en voie de développement ». Ces lignes traversent chaque pays et chaque ville: New York et Rome, Nairobi et São Paulo, Delhi et Tokyo. Elles divisent ceux qui ont de l'eau propre de ceux qui n'en ont pas, ceux qui ont accès à Internet et ceux qui ne l'ont pas, ceux qui savent lire et ceux qui ne savent pas; les Noirs et les Blancs, la droite et la gauche, ceux qui ont des croyances différentes et ceux qui n'en ont pas. Le missionnaire doit être le porteur d'une sagesse, du dessein bienveillant de Dieu « qu'il a d'avance arrêté en Christ pour mener les temps à leur accomplissement: réunir l'univers entier sous le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre » (Ep 1, 9-10). Et nous représentons cette sagesse par notre présence auprès de ceux qui sont séparés de nous par les murs de division.

Mais nous devons faire un pas de plus. Être missionnaire n'est pas quelque chose que je fais; c'est ce que je suis. De même que Jésus est celui qui est envoyé (He 3, 1). Être présent à l'autre – en vivant sur les lignes de fracture – implique une transformation de qui je suis. En étant avec et pour cette autre personne, je découvre une identité nouvelle. Je pense à un vieux missionnaire espagnol que je rencontrai à Taïwan. Il avait travaillé en Chine durant de longues années et avait souffert de l'emprisonnement. Maintenant qu'il était âgé et malade, sa famille voulait qu'il revienne en Espagne. Mais

1. *La Vie spirituelle*, nov. 1997, p. 824.

il disait: « Je ne peux pas retourner. *Je suis chinois*. Je serais un étranger en Espagne. » Quand Jean XXIII rencontra un groupe de responsables juifs américains, en 1960, ils furent étonnés de le voir entrer dans la pièce en disant: « Je suis Joseph, votre frère. » Ça c'est moi, et je ne peux pas être moi sans vous. Ainsi, être envoyé implique que l'on meurt à ce que l'on a été. On demanda à Chris McVey, un de mes frères américains, qui vit au Pakistan, combien de temps il allait rester. Il répondit: « Jusqu'à ce que je sois fatigué de mourir. » Être présent pour et avec l'autre est une manière de mourir, afin d'être signe du Royaume où nous serons un.

Nicholas Boyle a écrit que « l'unique réponse moralement soutenable et conceptuellement consistante à la question: "Qui sommes-nous?" est: des "futurs citoyens du monde"<sup>1</sup> ». Nous ne sommes pas seulement des gens qui travaillent pour un nouvel ordre mondial, qui essaient de vaincre la guerre et la division. Nous sommes *dès à présent* des futurs citoyens du monde. On pourrait adapter les mots de Boyle et dire que nous sommes *maintenant* des futurs citoyens du Royaume. Le Royaume est mon pays. Je découvre maintenant qui je serai en étant proche de ceux qui sont les plus éloignés. C'est précisément notre catholicisme qui nous fait dépasser toute petite identité sectaire, tout sens étroit du moi, vers l'identité que nous n'apercevons encore qu'à peine. C'est cela, donner corps à notre sagesse.

Ce n'est pas facile et, surtout, cela exige la fidélité. Le missionnaire n'est pas un touriste. Le touriste peut se rendre dans des lieux exotiques, prendre des photos, goûter des mets et jouir des vues, puis rentrer fièrement chez lui, en arborant des maillots polychromes. Le missionnaire n'est un signe du Royaume que s'il reste. Comme le dit un de mes frères: « On ne défait pas ses valises, on les jette. »

Je ne veux pas dire que tout missionnaire doit rester là où on l'a envoyé jusqu'à la mort. Il peut y avoir de bonnes rai-

1. *Who are We Now? Christian Humanism and the Global Market from Hegel to Heaney*, Édimbourg, 1998, p. 120.



sons de partir: un nouveau défi à affronter ailleurs, la maladie ou l'épuisement, etc. Mais je pense que la mission implique une certaine conception de fidélité. C'est la fidélité du missionnaire espagnol que j'ai rencontré dans l'Amazonie péruvienne, lui qui continue simplement à rester, année après année, faisant le tour des petites bourgades, avec fidélité, même si, apparemment, rien ne se passe. Souvent, le missionnaire ressent la douleur de découvrir qu'il n'est pas voulu. Il peut arriver que les habitants du lieu, ou même les vocations locales de son propre ordre, attendent qu'il ou elle parte. C'est alors qu'il faut de la persévérance pour rester, parfois sans être apprécié. L'héroïsme du missionnaire réside dans l'audace qu'il a de découvrir qui il est avec et pour ces autres, même si les autres ne veulent pas découvrir qui ils sont avec et pour lui. C'est en restant là, fidèlement, même au prix de sa vie, comme ce fut le cas de Pierre Claverie et des moines trappistes de Tibhirine en Algérie.

Je me suis échappé de Rome juste avant les Journées mondiales de la jeunesse. Mais quand j'y ai rencontré les membres de la jeunesse dominicaine laïque et de Jubilatio!<sup>1</sup>, j'ai été enchanté par la joie qu'ils éprouvaient d'être avec ceux qui sont différents. Il y avait des Allemands et des Français, des Polonais et des Pakistanais, et cette ouverture étonnante qui dépasse les frontières de race, de culture, de génération et de croyance. C'est là un don des jeunes à la mission de l'Église et un signe du Royaume. Le défi pour le jeune missionnaire est peut-être d'apprendre la persévérance, cette fidélité à long terme vis-à-vis de l'autre, et en face de sa propre fragilité et de son angoisse. Nos maisons de formation devraient être des écoles de fidélité, où nous apprenons à persévérer, à rester dans le même endroit, même

1. L'association Jubilatio! a été créée à la suite des JMJ de Paris en 1997. Elle accueillait les pèlerins des JMJ à Rome dans une dizaine de cafés artistiques et théologiques sur les places et dans les cloîtres. Elle anime des festivals de rue dans les quartiers chauds et a ouvert deux pianos-bars à Paris et Toulouse.

si nous connaissons l'échec, les malentendus, les crises relationnelles, même quand nous sentons que nos frères ou nos sœurs ne sont pas fidèles envers nous. La réponse alors n'est pas de prendre la fuite, de recommencer, d'entrer dans un autre ordre ou de se marier. Il faut défaire nos valises et les jeter. La présence n'est pas le simple fait d'être là. C'est aussi rester là. La présence prend la forme d'une vie vécue à travers l'histoire, la forme d'une vie qui pointe vers le Royaume. La présence persévérante du missionnaire est un signe de la présence réelle du Seigneur qui nous a donné son corps pour toujours.

### *Épiphanie.*

Dans de nombreuses parties du monde, la seule chose que le missionnaire peut faire, c'est être présent. Dans certains pays communistes ou islamiques, rien d'autre n'est possible que d'être un signe implicite du Royaume<sup>1</sup>. Parfois, au cœur de nos villes, ou au travail avec des jeunes ou des étrangers, la mission doit commencer anonymement. Le prêtre-ouvrier est simplement là, présent avec les autres, à l'usine. Mais notre foi désire ardemment prendre une forme visible, pour qu'on la voie. « Une lampe ne doit pas être cachée sous le boisseau » (Mt 5, 15). Cette année, Niel MacGregor, le directeur de la National Gallery à Londres, a organisé une exposition appelée « Voir le salut ». Durant la majeure partie de l'histoire européenne, notre foi était rendue visible à travers le verre, la peinture et la sculpture. La célébration de la naissance du Christ se poursuivait jadis avec la fête de l'Épiphanie, la révélation de la gloire de Dieu au milieu de nous. Quand Siméon reçoit l'Enfant Jésus au Temple, il se réjouit: « Car mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples » (Lc 2, 30-31). Comme le dit saint Jean, nous proclamons « ce que nous avons entendu, et ce que

1. Voir Serge DE BEAURECUEIL, *Un chrétien en Afghanistan*, Paris, Éd. du Cerf, 2001.

nos yeux ont vu, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché » (1 Jn 1, 1). La mission s'avance au-delà de la présence, vers l'épiphanie.

Depuis la querelle iconoclaste, au IX<sup>e</sup> siècle, la chrétienté essaie de montrer le visage de Dieu. Dans l'Europe médiévale, on voyait rarement des représentations de visages, hormis ceux du Christ et des saints, mais dans notre monde, nous sommes bombardés de visages. Nous avons de nouvelles icônes sur nos murs : Madonna, la princesse Diana, Tiger Woods, les Spice Girls. Aujourd'hui, la notoriété devient réelle seulement lorsqu'on obtient le « statut d'icône » ! Il y a des visages partout : des hommes politiques, des acteurs, des joueurs de football, des gens qui sont célèbres simplement en raison de leur célébrité. Ils nous sourient depuis les panneaux d'affichage dans nos rues et sur nos écrans de télévision. Mais nous croyons que toute l'humanité a faim de voir un autre visage, le visage de Dieu, la vision béatifique. Ainsi, un jeune romancier français a mis en scène le drame d'un homme en quête du visage de Dieu et traumatisé par la superposition à l'infini des visages factices des hommes sur les panneaux publicitaires<sup>1</sup>. Comment les missionnaires peuvent-ils manifester le visage de Dieu ?

Il ne suffirait pas simplement d'ajouter le visage du Christ à la foule. Ce serait déjà bien, mais insuffisant pour que Walt Disney fasse un dessin animé des évangiles. Placer le visage du Christ sur l'écran à côté de Mickey Mouse et de Donald Duck ne réaliserait pas l'épiphanie. Beaucoup d'églises protestantes en Grande-Bretagne affichent des paroles de l'Évangile, à l'extérieur de leurs lieux de culte. Ces paroles rivalisent avec la publicité dans les rues. C'est admirable, mais je trouve ce procédé un peu gênant. Je me souviens d'un fou rire que nous avons eu, enfants, en passant devant une église locale qui demandait si nous veillions avec les vierges sages ou dormions avec les vierges folles !

1. François TAILLANDIER, *Le Cas Gentile*, Paris, Stock, 2001.

Le défi est le suivant : comment pouvons-nous dévoiler la gloire de Dieu, la beauté de Dieu ? H. U. von Balthasar parle de l'« auto-évidence » de la beauté, de « son autorité intrinsèque<sup>1</sup> ». Nous reconnaissons dans la beauté un appel que nous ne pouvons pas facilement ignorer. Cette beauté a l'autorité de l'auteur du ciel et de la terre. C. S. Lewis a dit que la beauté éveille en nous le désir d'atteindre « notre lointaine patrie<sup>2</sup> », la maison que nous désirons et que nous n'avons jamais vue. La beauté dévoile notre sagesse, la fin ultime, pour laquelle nous sommes faits. Dans ce monde en fuite, avec son avenir inconnu, le missionnaire est porteur de sagesse, celle de la destinée finale de l'humanité. Cette destinée finale se laisse voir dans la beauté du visage de Dieu. De quelle manière pouvons-nous la manifester maintenant ?

Il est plus facile de poser cette question que d'y répondre : j'espère que vous trouverez une réponse plus stimulante que la mienne ! Je voudrais suggérer que nous devrions présenter des images, des visages différents de ceux que nous voyons dans nos rues. Tout d'abord, la beauté se dévoile non pas sur les visages des riches et des vedettes, mais sur ceux des pauvres et des impuissants. En outre, les images du village mondial nous amusent et nous distraient, alors que la beauté de Dieu se dévoile à travers une transformation.

Les images du village mondial montrent la beauté du pouvoir et de la richesse. C'est la beauté des jeunes et des forts, de ceux qui possèdent tout. C'est la beauté de la société de consommation. Ne pensez pas que je sois jaloux de ceux qui sont jeunes et forts, même si je suis quelque peu nostalgique. Mais les évangiles placent la beauté ailleurs. Le dévoilement de la beauté de Dieu est la croix, un homme mourant et abandonné. Cette idée est si scandaleuse qu'il

1. *La Gloire et la Croix*, Paris, Éd. du Cerf, 1993.

2. Cité par R. HARRIES, *Art and the Beauty of God: A Christian Understanding*, Londres, 1993, p. 4.

nous a apparemment fallu quatre cents ans pour en faire une représentation. La première représentation du Christ crucifié se trouve probablement sur les portes de la basilique Sainte-Sabine, où j'habite. Elle a été réalisée en 432 après la destruction de Rome par les barbares. La beauté irrésistible de Dieu rayonne à travers la pauvreté absolue.

Cette idée peut paraître insolite, jusqu'à ce que l'on pense à un des saints les plus beaux et les plus attirants, saint François d'Assise. Je me suis rendu à Assise cette année pour un pèlerinage. La basilique était remplie par les foules qu'attire la beauté de la vie de François. Les fresques de Giotto sont belles, mais la beauté du *poverello* est bien plus profonde et mystérieuse. Sa vie fut creusée par une pauvreté, qui ne peut être comblée que par Dieu seul. Le cardinal Suhard a écrit qu'être missionnaire ne consiste pas à s'engager dans la propagande, mais à être un mystère vivant. Cela signifie vivre de telle façon que cette vie n'aurait pas de sens si Dieu n'existait pas. Nous voyons la beauté de Dieu en François, parce que sa vie n'aurait pas de sens si Dieu n'existait pas.

Il faut également noter le fait que François inventa une nouvelle représentation de la pauvreté de Dieu lui-même. (Mais je ne vois vraiment pas pourquoi je fais toute cette publicité pour les Franciscains!) C'est François qui créa la première crèche de Noël. La crèche est en effet le signe par lequel Dieu embrasse la pauvreté. En 1223, François écrivit au Seigneur de Greccio :

Je voudrais évoquer la naissance du Christ exactement comme elle se produisit à Bethléem, de telle façon que les gens puissent voir de leurs propres yeux les souffrances qu'il endura dès son enfance, tel qu'il était, couché dans une mangeoire, entre un bœuf et un âne.

Dans le monde de la Renaissance du XIII<sup>e</sup> siècle, avec ses nouvelles fresques, ses nouveaux biens de consommation exotiques, sa nouvelle civilisation urbaine, sa mini-mondia-

lisation, François révéla la beauté de Dieu par une image nouvelle de la pauvreté.

Nous avons à relever ce même défi dans le village mondial : montrer la beauté du Dieu pauvre et impuissant. C'est particulièrement difficile parce que, souvent, notre mission se déploie dans les lieux de la plus terrible pauvreté, en Afrique, en Amérique latine et dans certaines parties de l'Asie. Des missionnaires construisent des écoles, des universités et des hôpitaux. Nous dirigeons des institutions puissantes et absolument vitales. On nous considère comme des riches. Mais, dans beaucoup de pays, les systèmes d'éducation et de santé s'effondreraient sans le soutien de l'Église. Alors, comment pouvons-nous montrer la beauté de la gloire de Dieu qui transparait dans la pauvreté? Comment pouvons-nous offrir ces services irremplaçables et, néanmoins, vivre des vies qui conservent le mystère et qui n'auraient pas de sens si Dieu n'existait pas?

Je voudrais proposer une deuxième manière de manifester la beauté de Dieu, précisément par des actes de transformation. J'ai commencé cette conférence en suggérant que ce qui, peut-être, rend notre monde unique, ce n'est pas tant la mondialisation que le fait que nous ne savons pas où nous allons. Nous n'avons pas la moindre idée de l'avenir que nous sommes en train de nous créer. Voyez par exemple le pôle Nord qui fond et va devenir un lac. Que se passera-t-il après? Cette incertitude provoque une angoisse profonde. Nous osons à peine regarder l'avenir, et notre souci est de vivre au mieux le présent. C'est la culture de la gratification instantanée. Comme l'écrit Hans Kessler :

Aujourd'hui, la plupart des gens vivent moins des espoirs et des perspectives de notre monde que d'intentions à court terme et de buts tangibles. Faire l'expérience de sa vie, tel est maintenant l'impératif de la culture qui s'étend à travers le monde. Il suffit de vivre, dans le présent – sans but<sup>1</sup>.

1. « Fulfilment: experienced for a moment yet painfully lacking », *Concilium*, septembre 1999, p. 103.

Quand je prends l'avion pour aller à Londres, je vois souvent la *Millenium Wheel*, la roue gigantesque que la ville a fièrement édifiée pour commémorer les deux mille ans écoulés depuis la naissance du Christ. Mais cette roue ne fait que tourner et tourner encore. Elle nous donne l'occasion d'être des spectateurs, qui observent le monde sans s'y engager. Elle nous amuse et nous permet, pendant un moment, d'échapper à cette ville trépidante. C'est un bon exemple de la manière dont nous tentons de survivre dans un monde en fuite. Nous sommes contents d'être divertis, d'échapper un moment aux soucis de l'avenir. Beaucoup d'images semblent n'avoir d'autre but que de nous amuser pour nous permettre d'oublier<sup>1</sup>. Des jeux informatiques, des feuillets sirupeux et des films nous offrent l'amnésie d'un avenir inconnu. J'avoue cependant que j'attends toujours qu'une de mes nièces m'emmène faire un tour sur la *Millenium Wheel*!

Ce désir d'évasion s'exprime surtout, à la fin du xx<sup>e</sup> siècle, par le goût de l'événementiel. En France, on a même trouvé un mot pour le désigner : le *happening*! Quand la France fêta le début du nouveau millénaire par un déjeuner long de mille kilomètres sur le méridien de Paris, ce fut « un incroyable *happening* »! Un *happening* peut être l'inauguration d'une discothèque, un match de foot, un concert, une fête, une fiesta, les jeux Olympiques. Un *happening* est un moment d'exubérance, d'extase, où nous sommes enlevés de notre monde triste et inflexible, pour oublier. Quand Disneyland construisit une nouvelle ville en Floride, où des gens peuvent tenter d'échapper aux angoisses de l'Amérique moderne, elle fut nommée « Celebration ».

Mais le christianisme aussi trouve son centre dans « un incroyable *happening* ». C'est la Résurrection. Mais c'est un *happening* d'un tout autre ordre. L'événement ne répond pas à un désir d'évasion; il offre une transformation. Il ne nous

1. Voir Alberto MOREIRA, « The dangerous memory of Jesus Christ in a post-traditional society » et Ferdinand D. DAGMANG, « Gratification and instantaneous liberation », *Concilium*, septembre 1999.

invite pas à oublier demain, mais c'est l'avenir qui fait irruption maintenant. En face de notre angoisse, dans ce monde en fuite, ne sachant pas où il va, nous, chrétiens, nous ne pouvons pas répondre par l'amnésie ni par des prédictions béates sur l'avenir. Nous devons offrir des signes de la Résurrection qui transparaissent dans des gestes de transformation et de libération. Nos célébrations ne sont pas une échappatoire mais un avant-goût de l'avenir. Elles ne nous offrent pas de l'opium, comme Marx le croyait, mais une promesse.

Pour comprendre ce que peuvent être ces signes, nous pouvons reprendre l'expression de « moment génétique » dont parlait le dominicain anglais Cornelius Ernest :

Chaque moment génétique est un mystère. Il est aube, découverte, source, renaissance, illumination, éveil, transcendance, libération, extase, consentement nuptial, don, pardon, réconciliation, révolution, foi, espérance, charité. On pourrait dire que le christianisme est la consécration du moment génétique, le centre vivant d'où on contemple les perspectives infiniment variables et mouvantes de l'expérience humaine dans l'histoire. Telle est – ou du moins, devrait être – son affirmation : voici la puissance de transformer et de renouveler toutes choses : « Voici, je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21, 5)<sup>1</sup>.

Ainsi, le défi de notre mission est de rendre Dieu visible par des gestes de liberté, de libération, de transformation, de petits *happenings* qui sont signes de la fin. Nous avons besoin de ces petites irruptions de la liberté incontrôlable de Dieu et de sa victoire sur la mort. Curieusement, je me rends compte que ce sont des images séculières qui me viennent à l'esprit plutôt que des images religieuses pour évoquer ces *happenings* de Dieu : la petite silhouette devant le char, place Tian'an-men à Pékin, ou la chute du mur de Berlin.

Quelles images explicitement religieuses pourraient nous suggérer les *happenings* de la Révélation ? Peut-être cette com-

1. *The Theology of Grace*, Dublin, 1974, p. 74 s.

munauté de moniales dominicaines dans le nord du Burundi, où des Tutsi et des Hutu vivent et prient ensemble, dans la paix, au cœur d'un pays frappé par la mort. Le petit monastère, entouré de la verdure des champs cultivés dans une campagne brûlée et stérile, est un signe de Dieu qui empêche la mort d'avoir le dernier mot. Un autre exemple serait la petite communauté que j'ai visitée à Belfast, en Irlande du Nord. Des catholiques et des protestants y vivent ensemble. Cette communauté est une incarnation de notre sagesse, un signe que nous ne sommes pas condamnés à la violence, une petite épiphanie du Royaume. Nous ne savons pas si la paix est proche ou si la violence va encore s'aggraver, mais, dans ces lieux, se trouve une parole faite chair qui manifeste avec splendeur et simplicité le dessein ultime de Dieu.

#### *Annonce.*

Nous sommes passés de la mission comme présence à la mission comme épiphanie. Nos yeux ont vu le salut du Seigneur. Mais il nous faut faire un dernier pas, jusqu'à l'annonce. Notre Évangile doit devenir parole, bonne nouvelle proclamée. À la fin de l'évangile selon saint Matthieu, les disciples sont envoyés à toutes les nations, pour enseigner ce que Jésus a commandé. La Parole s'est faite chair, mais la chair aussi se fait Parole.

Ici, nous rencontrons ce qui constitue probablement la crise la plus sérieuse de notre mission aujourd'hui. Il existe une profonde méfiance vis-à-vis de quiconque prétend enseigner, à moins qu'il ne vienne d'Orient ou colporte une doctrine étrange comme le Nouvel Âge. On soupçonne les missionnaires d'endoctrinement, d'impérialisme culturel ou d'arrogance. Qui sommes-nous pour dire à quelqu'un ce qu'il faut croire? Enseigner que Jésus est Dieu peut être considéré comme de l'endoctrinement, mais si un hurluberlu affirme que Dieu est un champignon sacré, on est capable de dire que cet enseignement fait partie de la riche tapisserie de la tradition humaine! Notre société est très sceptique vis-à-vis

de toute prétention à la vérité. Nous vivons au pays de Walt Disney, dans la « Toonville » de Roger Rabbit, où la vérité peut être réinventée à volonté. À l'âge virtuel, la vérité est ce que l'on fait apparaître sur l'écran de son ordinateur. J'ai lu l'histoire d'un pilote qui a décollé d'un aéroport au Pérou, mais ses écrans de contrôle se sont emballés. Quand il tournait à gauche, les écrans de contrôle indiquaient qu'il tournait à droite; quand il montait, ils indiquaient qu'il descendait. Ses dernières paroles furent: « Tout est fictif. » Hélas, la montagne contre laquelle il s'est écrasé ne l'était pas.

Dans *Christianity Rediscovered*, Vincent Donovan raconte comment il a travaillé avec les Massaï, pendant plusieurs années, pour construire des écoles et des hôpitaux, mais sans jamais annoncer la foi. Ses supérieurs ne l'encourageaient pas à le faire. Finalement, il ne put plus se contenir; il rassembla les gens et leur parla de sa foi en Jésus. Puis – si mon souvenir est correct car, depuis, j'ai perdu le livre – les anciens ont dit: « Nous nous sommes toujours demandé pourquoi tu es ici, et maintenant, enfin, nous le savons. Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit plus tôt? » C'est pour cela que nous sommes envoyés, pour exprimer notre foi par la parole, pour annoncer la vérité. Nous n'avons pas toujours cette liberté de parler, et il nous faut choisir le bon moment, mais il serait, en fin de compte, paternaliste et condescendant de ne pas proclamer ce que nous croyons être la vérité. En effet, cela fait partie de la Bonne Nouvelle: les hommes sont faits pour la vérité et peuvent l'atteindre. Comme le dit *Fides et ratio*: « On peut [...] définir l'homme comme celui qui cherche la vérité » (§ 28), et cette recherche n'est pas vaine. Nous avons, selon l'expression des constitutions dominicaines, une *propensio ad veritatem* (LCO 77, 2), une inclination pour la vérité. Toute spiritualité de la mission doit inclure une passion pour la vérité.

Il est essentiel à la tradition catholique que nous nous tenions aux limites mêmes du langage, apercevant tout juste le bord du mystère. Saint Thomas d'Aquin dit que l'objet de la foi, ce ne sont pas les paroles que nous prononçons,

mais Dieu que nous ne pouvons ni voir ni connaître. L'objet de notre foi est au-delà de la domination de nos mots. Nous ne possédons pas la vérité et nous ne la maîtrisons pas. En face des croyances et des affirmations des autres, nous devons avoir une humilité profonde. Comme l'a écrit P. Claverie : « Je ne possède pas la vérité, j'ai besoin de la vérité des autres. »

Au cœur de toute spiritualité de la mission se trouve certainement une compréhension du rapport juste entre la *confiance* que nous avons en la Révélation de la vérité et notre *humilité* devant le mystère. Le missionnaire doit chercher le juste équilibre entre la confiance et l'humilité. Il y a là une source de tension immense dans l'Église, entre la Congrégation pour la doctrine de la foi et certains théologiens asiatiques, et même à l'intérieur de beaucoup d'ordres religieux. Cette tension peut être féconde pour notre annonce du mystère. Je me souviens d'un chapitre général des Dominicains où une dispute virulente éclata entre ceux qui engageaient toute leur vie et leur vocation pour l'annonce de la vérité et ceux qui rappelaient que l'Aquinat lui-même pensait que nous connaissons si peu de choses de Dieu. Cette dispute se termina, au bar, par l'étude d'un texte de la *Somme contre les Gentils* et la consommation d'une grande quantité de bière et de cognac ! Pour bien vivre cette tension entre l'annonce et le dialogue, je crois que le missionnaire a besoin d'une « spiritualité de vérité » et d'une vie contemplative.

Il peut sembler étrange de parler d'une spiritualité de vérité. C'est évident : le prêcheur ne doit dire que ce qui est vrai. Mais je crois que l'on ne saura quand parler et quand se taire – cet équilibre entre la confiance et l'humilité – que si l'on a été formé à la discipline de la vérité. C'est une ascèse lente et douloureuse, par laquelle on apprend à être attentif aux paroles qu'on emploie, à l'attention que l'on prête à ce que les autres disent, avec une conscience vive de l'usage que nous faisons des mots pour dominer, subvertir et manipuler au lieu de révéler et d'exposer. Nicholas Lash a écrit :

Envoyés comme ministres de la Parole rédemptrice de Dieu, nous sommes obligés, au travail et dans les loisirs, dans le commerce et l'étude, de pratiquer et promouvoir cette philologie, ce soin des mots, le souci méticuleux et consciencieux, pour la qualité de conversation et la véracité de la mémoire, car l'usage vicié de la parole est la première cause du péché. En conséquence, l'Église est, et doit être, une école de philologie, une académie du soin des mots<sup>1</sup>.

La figure du théologien-philologue paraît aride et poussiéreuse. En outre, comment un missionnaire trouverait-il le temps pour se plonger dans la linguistique, la sémantique et la scolastique comparées ? Mais être prêcheur, c'est apprendre l'ascèse de la vérité dans toutes les paroles que nous disons, dans notre manière de parler des autres, de nos amis ou de nos ennemis, de ceux qui viennent de quitter la pièce, du Vatican, de nous-mêmes. C'est seulement si nous apprenons cette vérité du cœur que nous pourrions discerner la différence entre la confiance en l'annonce de la vérité et l'arrogance de ceux qui prétendent savoir plus qu'ils ne peuvent ; entre l'humilité face au mystère et le relativisme insipide qui n'ose même pas parler. La discipline fait partie de notre union à celui qui est la Vérité, et dont la parole est « vivante et énergique et plus tranchante qu'une épée à double tranchant, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, passant au crible les mouvements et les pensées du cœur » (He 4, 12).

Nous ne serons des prêcheurs confiants et humbles que si nous devenons contemplatifs. Chrys McVey a dit que la « mission commence dans l'humilité et s'achève dans le mystère ». C'est en apprenant à demeurer dans le silence de Dieu que nous découvrirons les paroles justes, des paroles qui ne sont ni arrogantes ni vides, mais à la fois vraies et humbles. C'est en laissant le silence de Dieu lui-même être le centre de notre vie que nous saurons où le langage finit

1. « Ministry of the Word or Comedy and Philology », dans : *Explorations in Catholic Theology : papers from the Catholic Theological Association*, éd. Geoffrey Turner – John Sullivan, Dublin, 1999, p. 166.

et quand le silence commence; quand on doit annoncer ou se taire. Rowan Williams a écrit:

Nous devons redécouvrir la discipline du silence – non pas une absence d'articulation, absolue et ininterrompue, mais la discipline de cesser nos bavardages faciles sur l'Évangile pour que nos paroles puissent de nouveau venir d'une profondeur ou d'une force nouvelle et différente, de quelque chose d'au-delà de notre imagination<sup>1</sup>.

C'est cette dimension contemplative qui détruit les fausses images de Dieu que nous sommes tentés d'adorer, qui nous libère des pièges de l'idéologie et de l'arrogance.

#### *Futurs citoyens du Royaume.*

Je dois maintenant conclure. J'ai suggéré que la mission commence par la présence, qui est signe du Royaume de Dieu auprès de ceux qui sont les plus différents, séparés de nous par l'histoire, la culture ou la foi. Mais ce n'est que le début. Notre mission nous pousse vers l'épiphanie et, finalement, elle nous conduit à annoncer notre foi. La Parole se fait chair, et la chair se fait Parole. Chaque étape du développement de notre mission exige du missionnaire d'autres qualités: fidélité, pauvreté, liberté, vérité et silence. Suis-je en train de présenter le portrait d'un missionnaire d'une impossible sainteté, qui ne ressemble guère à un vrai missionnaire? Est-ce que tout cela constitue une « spiritualité de la mission » cohérente?

J'ai voulu montrer qu'à ce stade de l'histoire de la mission de l'Église, nous gagnerions à considérer le missionnaire comme un futur citoyen du Royaume. Notre monde en fuite est hors de contrôle. Nous ne savons pas où il va: est-ce vers le bonheur ou la misère, vers la prospérité ou vers la pauvreté? Nous, chrétiens, ne disposons pas d'informa-

1. *Open to Judgement*, Londres, 1996, p. 286 s.

tion privilégiée. Mais nous croyons que le Royaume viendra à la fin. C'est là notre sagesse, et c'est une sagesse que les missionnaires incarnent dans leur vie même.

Saint Paul écrit aux Philippiens: « Oubliant le chemin parcouru et tout tendu en avant, je m'élançai vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut que Dieu nous adresse en Jésus-Christ » (Ph 3, 13-14). Cette image est merveilleusement dynamique. Saint Paul s'élançait, comme un athlète des jeux Olympiques de Sydney courant pour la médaille d'or! Être un futur citoyen du Royaume, c'est vivre ce dynamisme. C'est être tendu, s'étirer, s'élançer avec énergie. Le missionnaire endure l'incomplétude: il est à moitié achevé jusqu'à ce qu'il atteigne le Royaume, où tous seront un. Nous allons à la rencontre de l'autre, à la rencontre des plus éloignés, nous serons incomplets jusqu'à ce que nous soyons un avec eux dans le Royaume. Nous tendons vers une plénitude de la vérité que, maintenant, nous ne faisons qu'entrevoir indistinctement; tout ce que nous annonçons est hanté par le silence. Nous sommes creusés par un désir de Dieu, dont la beauté peut s'apercevoir dans notre pauvreté. Être des futurs citoyens du Royaume, c'est être dynamiquement, radieusement et joyeusement incomplets.

Eckhart a écrit: « c'est dans la mesure où tu quittes toutes choses, à cette mesure exacte, ni plus ni moins, que Dieu entre avec tout ce qui est sien – si, en effet, tu quittes directement tout ce qui est tien<sup>1</sup>. » La beauté d'Eckhart, c'est que moins on sait de quoi il parle, plus cela paraît merveilleux! Il nous invite peut-être à un exode radical de nous-mêmes qui crée un creux où Dieu peut entrer. Nous tendons vers Dieu en allant vers le prochain, Dieu qui est le tout-autre, pour découvrir Dieu au centre de notre être, ce Dieu qui est au plus intime de nous-mêmes. Dieu est totalement autre et totalement intime, et c'est pourquoi, pour aimer Dieu, nous devons aimer à la fois les autres et nous-mêmes.

1. MAÎTRE ECKHART, *Sermons et traités*, Paris, Garnier-Flammarion, 1993, p. 81.

Cet amour est très risqué. A. Giddens dit que, dans ce monde dangereux, qui s'avance à toute vitesse vers un avenir inconnu, l'unique solution est de prendre des risques. Le risque est caractéristique d'une société tournée vers l'avenir. Il dit que « l'engagement positif dans le risque est la source même de l'énergie qui crée la richesse dans une économie moderne [...]. Le risque est la dynamique mobilisatrice d'une société qui aspire au changement, qui veut déterminer son propre avenir plutôt que de le laisser à la religion, à la tradition ou aux caprices de la nature<sup>1</sup>. » Il considère manifestement la religion comme un abri contre le risque, mais notre mission nous invite à prendre un risque qui dépasse ce qu'il imagine. C'est le risque de l'amour. C'est le risque de vivre pour l'autre qui, peut-être, ne voudrait pas de moi ; le risque de vivre pour la plénitude d'une vérité que je suis incapable de saisir ; le risque de me laisser creuser par le désir ardent du Dieu dont le Royaume viendra. C'est assurément risqué. C'est pourtant tout à fait sûr.

1. *Runaway World*, p. 23 s.



Radcliffe, Timothy (2002) : « La mission dans un monde en fuite. Futurs citoyens du Royaume », *Que votre joie soit parfaite*, Paris/ Montréal, Cerf/Fides, 17-38.